

Thierry Lincou

« La victoire, ce n'est que dans la tête »

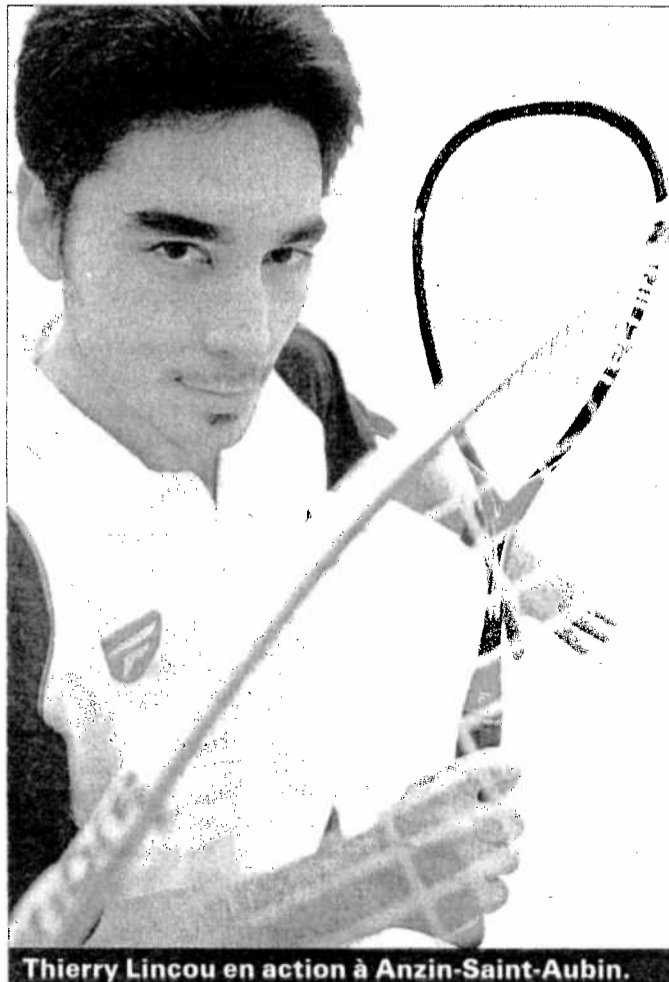
D' ce regard. Noir. Intense. Qui renvoie une impression de force. Qui dit peut-être par où est passé Thierry Lincou avant de devenir le n° 1 mondial du squash. Au milieu des années 80, avec son père, il aménagea dans un hangar le premier court à la Réunion. Une vingtaine d'années plus tard, il a mis fin à deux siècles d'hégémonie britannique en domptant dans la cage de plexiglas tous les anglophones.

Jeudi, il était en exhibition à Anzin-Saint-Aubin, près d'Arras. Son téléphone ne le quitte plus. À peine sorti du court, Europe 1 l'attendait pour un direct. Avec lui, le squash a une vraie carte à jouer pour développer son audience.

– Thierry Lincou, ce titre de champion de monde en 2004 et cette place de n° 1 ont-ils changé votre vie ?

« Sur un plan personnel, c'est un accomplissement. La récompense d'années de travail. Une récompense pour ma famille, en métropole, et à la Réunion. Sinon, cela a suscité un engouement, une médiatisation sans précédent pour le squash en France. Maintenant, à Paris, je passe inconnu. On m'identifie, dans la rue, mais surtout à Marseille, où je me suis installé, et à la Réunion. Là-bas, que ce soit en ville, à la plage, les gens viennent vers moi.

Cela fait plaisir. Je dois par contre prendre cela en compte dans mon nouveau fonctionnement. Cela prend beaucoup d'énergie nerveuse. Je suis papa depuis un an et demi. Ces deux dernières années ont vraiment été intenses. Je dois gérer mon temps car je suis bouffé parfois. »



Thierry Lincou en action à Anzin-Saint-Aubin.

– Qu'est-ce qui vous rend le plus fier : votre parcours singulier ou le fait d'être le premier non-anglophone à devenir champion du monde ?

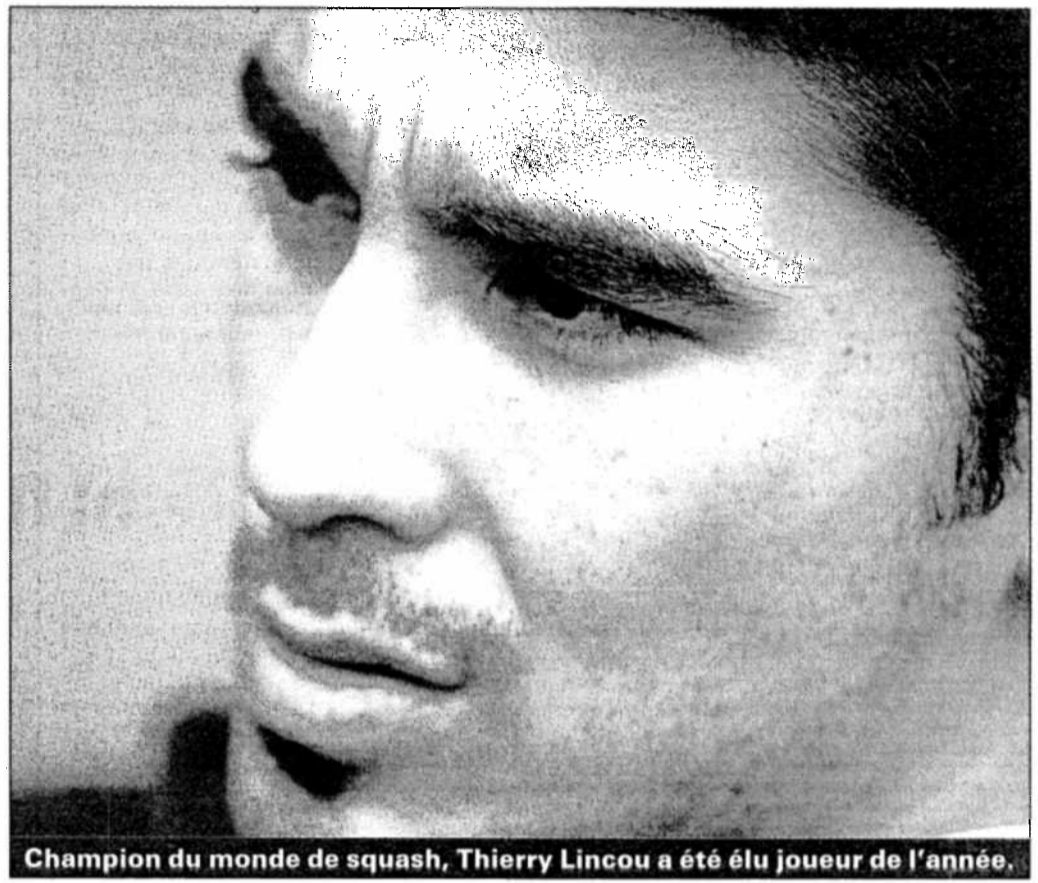
« Mon parcours. Taper des Anglais ou des Australiens, cela n'a pas une grosse importance. Par contre, sachant d'où je viens... *(Il sourit)*. J'étais loin de cela. L'amour du jeu ne m'a jamais quitté. Cette passion m'a toujours animé, m'a poussé à progresser, à me remettre en cause. Et à ne pas copier les autres pour devenir meilleur. »

– Racontez-nous votre

« Pour moi, ce jeu, c'est comme le billard, les échecs. Le physique en plus. »

apprentissage du squash à la Réunion.

« En fait, l'histoire, c'est ça : mon père s'occupait dans un foyer d'enfance de la partie sportive. Dans un ancien silo à maïs, on a aménagé un hangar. On a mis une paroi et on en a fait un court de squash. Après, je n'ai pas voulu quitter l'île avant mon bac. On m'envoyait donc mes programmes d'entraînement par fax. Quand t'as personne pour t'expliquer, t'essayes de comprendre, de savoir pourquoi cet exercice est intéressant. Cela m'a permis d'avancer plus vite. J'ai toujours géré mes entraînements, en privilé-



Champion du monde de squash, Thierry Lincou a été élu joueur de l'année.

giant le qualitatif. Mes études m'ont aidé. *(Il est titulaire d'une maîtrise STAPS et prépare un master de management du sport)*

– Pourquoi avoir choisi le squash sur une île où le foot et le hand sont roi ?

« Le court était à 150 m de la maison. Et puis, j'ai fait du judo, de la natation, du vélo. Mais à 8 ans, j'avais un besoin fou de me dépenser. Et je ne m'amusais nulle part autant qu'au squash. Ce jeu offre un tas de possibilités. Pour moi, c'est comme le billard, les échecs, le physique en plus. »

– Comment sont reçues vos performances à la Réunion ?

« Ça suscite un gros engouement. Cela fait deux années de suite que je suis élu sportif de l'île. Cela fait plaisir car on a des talents avec les handballeurs, le boxeur Willy Blain. Derrière Jackson *(Richardson)*, je suis, comment dire, celui qui fait le plus parler. Jackson, pour moi, c'est un modèle. Humainement. C'était mon parrain sportif en 1995, quand j'ai débarqué en France. J'étais n° 80 mondial. C'est un mec cool, toujours prêt à rendre service. J'ai vu qu'il a signé à Chambéry. J'irai le voir je pense. C'est aussi un modèle de longévité. Moi, aujourd'hui, je me fais plaisir, je gagne ma vie. A moins de chuter au classement, je compte continuer quatre-cinq ans. »

– Quitter l'île, avec la douleur du déracinement, cela ne donne-t-il pas une force supplémentaire ?

« A 14 ans, j'avais l'occasion de partir, mais je voulais passer mon bac. Je devais l'avoir coûte que coûte pour partir. A 18 ans, j'ai débarqué à l'INSEP, au bois de Vincennes. Quand tu quittes la Réunion, que t'arrives dans un internat où on est trois par chambre, le changement est total. Le

premier hiver, c'est extrêmement dur. Ça forge. Quand j'avais des moments de déprime, je mettais ma rage dans l'entraînement. Par rapport à quelqu'un avec un parcours traditionnel, ça rajoute de la force.

– Vous êtes le n° 1. Avez-vous toujours autant faim ?

« En étant n° 1 mondial de squash, j'ai les ressources d'un cadre supérieur »

« La motivation reste là. T'es n° 1, tout le monde veut te dégommer. Mon challenge, c'est de le rester le plus longtemps. Il faut toujours avancer, te fixer de nouveaux objectifs, gagner les tournois. C'est la gagne qui te fait être bon. J'ai été perturbé en ce début d'année. Je n'ai pas fait un super début de saison.

J'ai eu beaucoup de sollicitations, j'ai été souvent mis en avant. Il m'a peut-être manqué ce petit degré de rage. La victoire, ce n'est que dans la tête. Il faut se faire mal pour aller au bout, se botter le cul. »

– Un n° 1 mondial de squash, ça ne roule pas forcément sur l'or ?

« Je vis comme un cadre supérieur. Les vingt premiers mondiaux vivent du squash. J'ai les ressources d'un bon cadre. Mais cela n'a rien à voir avec un footballeur ou un tennisman. Le vainqueur de notre plus gros tournoi gagne 15 000 €. C'est quasiment ce que gagne un mec qui perd au premier tour de Roland-Garros. »

– Le squash est en lice pour être intégré au programme olympique en 2012. Ne pas faire les Jeux, ça restera une frustration pour vous ?

« J'aurai 36 ans en 2012. Je pousserais peut-être jusque-là si on a les Jeux. Une frustration, oui et non. Ce n'est pas dans notre culture. J'ai évolué sans le rêve olympique. Maintenant, faire partie de cette énorme fête, cela doit être génial. »

Propos recueillis par Frédéric SOURICE
Ph. Sami BELLOUMI

Digest

- Thierry Lincou est né le 2 avril 1976 à Saint-Pierre (Réunion).
- Club : Marseille.
- Troisième des championnats du monde juniors en 1995.
- Sept titres de champion de France de 1997 à 2003.
- Vice-champion d'Europe par équipes 2001, 2002, 2003.
- Vice-champion du monde individuel et par équipes 2003.
- Champion du monde 2004.
- Treize victoires sur le circuit professionnel.
- N° 1 mondial depuis décembre 2004 (place déjà occupée du 30 décembre au 1^{er} mars 2004).
- Élu joueur de l'année 2004.

Voir sur Anzin 20/05/05

Événement

Le club de squash d'Anzin-Saint-Aubin a inauguré, hier, ses deux nouveaux courts en présence du N°1 mondial

Thierry Lincou et Grégory Gaultier soufflent le show !



Thierry Lincou a offert avec Grégory Gaultier un beau moment au club de Frédéric Dupuis. Ph. Sami BELLOUNI

Les squasheurs d'Anzin-Saint-Aubin s'en souviendront longtemps. Ceux qui n'ont jamais taquiné la balle en caoutchouc et étaient du rendez-vous, hier, certainement aussi.

Car une exhibition entre Thierry Lincou, n°1 mondial, et Grégory Gaultier, n°2 français et n°12 mondial, c'est un dialogue de félin. Ou les réparties se font tout en touchant ou en forçant pure, jamais par hasard. Où science du placement et culture de déplacement atteignent des sommets. « Moi, c'est le sport que j'ai le mieux aimé, car il est très ludique. Le squash, c'est comme du billard, comme les échecs, le physique en

plus. » C'est Thierry Lincou qui le dit dans un jolif euphémisme. Il doit falloir avoir le "palpitant" bien accroché pour pouvoir tenir ces échanges !

C'est notamment pour les raisons du cœur que le champion français avait fait le déplacement de Marseille. Il avait répondu à l'invitation de Frédéric Dupuis, le président du club d'Anzin et l'un de ses premiers supporters. L'association était, hier, l'inauguration de deux nouveaux courts financés par la commune et le conseil général (1). Et avait tenu à faire de cette manifestation une fête. Elle fut réussie puisque près de 200 personnes s'étaient pressées.

Dans le petit complexe anzinois, on se déplaçait aussi difficilement que dans une boîte de nuit, hier soir...

Des petits du club, qui offrent une démonstration, aux seniors, les yeux étaient ronds. « C'était une journée exceptionnelle. En plus, ce sont deux gars très bien humainement », appréciait Frédéric Dupuis. En tout cas, deux virtuoses de la raquette, showmen qui plus est...

F. S.

(1) Les travaux pour mettre en état les deux nouveaux courts et rénover la toiture ont coûté 118 000 €. Si c'est la ville d'Anzin qui apporte le gros de la contribution, le conseil général est intervenu à hauteur de 35 000 €.

